

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 3

Artikel: Une rancune vivace
Autor: Hager, Nelly
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191489>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

fruits du même plant, qui ne mûrissent pas également.

2° Les cerisiers doivent être exposés au soleil, et dans un terrain très sain ; on a surtout remarqué que les fruits des cerisiers placés dans des prés irrigués et aux bords des ruisseaux, quoique bien récoltés, ne donnent pas une liqueur aussi bonne et en aussi grande quantité.

3° Lors de la cueillette, les cerises doivent être bien mûres et se coller aux doigts.

4° Les mettre le plus tôt possible dans un bon tonneau aviné, bien propre, et ne rien y ajouter ; puis laisser fermenter et, si tôt qu'on le peut, fermer le tonneau hermétiquement.

5° Au bout d'un mois, distiller avec un bon appareil à *bain-marie*. Ajoutons que quand les cerises ont produit du douze au quatorze pour cent, c'est tout ; on en a cependant vu aller jusqu'à seize. Tout cela dépend du reste de la cueillette, de l'exposition et du plant. Mais si cela va plus loin, il peut y avoir du doute.

6° Tirer le kirsch à vingt ou vingt et demi degrés au pèse-liqueur, système Cartier, le consommer et le vendre tel.

Il faut aussi que le cafetier à qui on l'a vendu, le livre dans les mêmes conditions à ses clients ; alors quand ils auront apprécié cette liqueur une ou deux fois, il reviendront chaque jour prendre leur tasse, sans oublier le petit verre en disant au garçon : « Tu sais, du même ! »

Avec du kirsch comme celui-là, pas besoin de vérifier, pas besoin de bois de gaïac, pas besoin de gouttes de lait que le petit chat boira très bien.

Du kirsch comme celui-là, dis-je, vaudra encore mieux que le meilleur cognac du monde, contre l'influenza.

L. REGARD,

Président de la Société de distillerie.

On dentistre dâi z'autro iadzo.

Dè tot teimps on a z'u mau âi deints ; mâ lè z'autro iadzo, lè dentistres étiont bin dè pe rà què ora, et c'est tot âo plie se y'ein avâi pi ion pè canton. C'étaî lè mâidzo que soignivont lè machoirès que n'allâvont pas, et la mâiti dâo teimps, dein lè veladzo, se faillâi trairè onna deint, c'étaî lo martsau que la tréssâi, kâ coumeint l'avâi accoutemâ dè teni lè pin-cès po fordzi, cein ne lâi étâi pas molési dè mani'y cliâo avoué quiet on aveintâvè lè deints.

Lo martsau dè B. étâi z'u moo, et coumeint l'avâi lâissi onna pince à trairè lè deints, sôn valet Louis, sè peinsâ que n'étâi pas lo diablo dè sein servi, et po ne pas la lâissi einrouilli, vollie sè mettrè à féré coumeint sôn père.

On gaillâ qu'avâi on marté què lâi fâ-sâi gaillâ mau, sè décidâ d'allâ lo féré

trairè tsi Louis âo martsau. C'étaî lo premi iadzo que Louis pratiquâvè. Ye va criâ on vesin po veni teni la téta à cé qu'avâi mau, et après avâi demandâ iô étâi la deint malâda, lâi crotse l'uti, fâ onna forta sécossa, et, crac ! cein lâi est !

— Aïe, aïe ! tonaire, que te m'as fé mau ! fâ lo gaillâ.

— Cein ne m'ebâyè pas, dit Louis, kâ l'ein est venu duès !

— Ao bin tant pis, cein ne fâ rein, répond l'autro, c'est atant dè fè po on au-tro iadzo. Ora diéro te dâivo-yo ?

— Eh bin vouaïque ! c'est dix crutz po clia que tè fâsâi mau, et po l'autra, la bouna, te payéré demi-pot.

L'autro.

Dou compagnons avont soveint roudâ einseimblio, et coumeint y'ein avâi ion que n'avâi quasû jamé lo sou, l'autro pâyivè la depeinsa. Cé que n'avâi rein promettâi prâo dè reimborsâ, mâ l'étâi tot, et jamé ne lo fe.

On iadzo que sè trovâvont ein granta sociêtâ et que redêvezâvont dè lâo dzouveno teimps, stu gaillâ desâi : quand on est dou z'amis et qu'on sâ s'accordâ, on sè pâo bin amusâ ; n'ein soveint fé dâi corsès, mè et Dzaquîè, et quand ion n'avâi pas dè quiet pâyî, l'est l'autro que pâyivè, n'est-te pas veré, Dzaquîè ?

— Oi, repond Dzaquîè, et l'est mè qu'été quasû adé l'autro.

Nous recommandons à nos lectrices la charmante nouvelle dont nous commençons aujourd'hui la publication sous le titre :

UNE RANCUNE VIVACE

I

« Si tu veux connaître le prix de l'argent, a dit Franklin, cherche à en emprunter. »

Le 13 juillet 1873, le négociant Dorian lui trouvait une valeur inappréciable, car il avait en vain frappé à la bourse de ses meilleurs amis, et se voyait à la veille de déposer son bilan.

Il allait et venait dans son arrière-magasin, anxieux, agité, recommençant le même compte pour la vingtième fois.

Sa femme, maigre et pâle, assise dans un fauteuil, paraissait souffrir physiquement et moralement ; elle regardait du côté de la porte, énervée par l'attente.

Tout à coup elle tressaillit, se leva et alla au-devant d'un beau jeune homme de vingt-trois ans à la physionomie ouverte, intelligente et fière, qui l'embrassa en disant :

— Réjouis-toi, chère mère, je suis reçu avec une mention honorable ; me voilà docteur, prêt à voler de mes propres ailes.

Le front du père s'éclaircit, il serra avec orgueil la main de son fils, mais bientôt rendu aux difficultés de l'heure présente :

— Tu n'iras pas loin dans ton essor, mon cher Adrien. Après-demain nous serons déclarés en faillite, faute de six mille francs.

— Tout peut encore s'arranger, mon père ; je vais aller annoncer mon succès à M. Trellat et à mon grand-père, et leur demander cette somme si minime pour eux.

— Ils m'ont refusé hier : l'un par défiance, l'autre par avarice ; cependant, si tu le veux, tente encore une démarche, la fierté sied mal aux gens ruinés.

Le nouveau docteur se rendit chez un des plus riches commerçants de la rue Saint-Denis, monta au premier et, tout vibrant d'émotion, agita la sonnette.

Une gracieuse jeune fille de seize ans, blonde et svelte, l'expression douce et pensive, vint lui ouvrir.

— Eh bien ! êtes-vous reçu ?

— Oui, mademoiselle Laura, avec honneur !

— Tant mieux ! votre mère doit être bien heureuse, et des larmes de joie brillèrent dans ses yeux. — Venez vite annoncer cette bonne nouvelle à mon oncle et à ma tante, pendant que je vais prévenir Eugénie.

C'était la nièce de M. Trellat, qu'il avait prise chez lui à la mort de sa sœur pour la faire élever avec sa fille, son père l'ayant abandonnée pour mener une vie déplorable.

Adrien entra au salon, le cœur palpitant, en même temps que les deux jeunes filles.

— Félicitons-le, s'écria Laura, toute joyeuse, il vient de passer un brillant examen.

M. et Mme Trellat dirent un « très bien » du bout des lèvres, et firent signe à leur fille et à leur nièce de s'en aller.

Une étrange impression de froid et de malaise contracta le cœur du jeune homme, habituellement si bien accueilli dans cette maison.

Le commerçant cacha son air contraint sous une affectation d'importance.

— Mon ami, fit-il, je crois que, vu les conjonctures présentes, la position précaire de votre maison, votre doctorat vous sera inutile ; vous apprendrez le commerce ou un état eût mieux valu.

— Un état ? Mais grâce à mon grand-père, la fabrication des bronzes n'a pas de secrets pour moi. Dès demain, je compte me mettre à l'œuvre pour payer bien vite les six mille francs dont nous avons besoin.

— Voilà une louable résolution, Adrien ; vous savez que nous avons toujours eu beaucoup d'estime et d'amitié pour vous... cependant, il faut vous dire que vos trop fréquentes visites ont fait jaser dans le quartier... Eugénie a dix-huit ans, des parents sérieux ne peuvent avoir trop de prudence quand ils ont une fille à marier.

— Monsieur Trellat, ne craignez rien de ma loyauté, j'espère arriver avant peu à une position qui me permettra d'entrer dans votre famille... Mademoiselle Eugénie m'inspire la plus vive affection.

— Ta ! ta ! ta ! des enfantillages, reprit Mme Trellat ; notre fille, avec sa belle dot, n'attendra pas que vous ayez réussi pour se marier.

— Nous n'en serons pas moins bons amis, dit le négociant, en se dirigeant vers la porte.

Adrien crut comprendre qu'on lui donnait congé ; il salua gauchement sans prendre la

main que M. Trellat lui tendait, et, oppressé, la gorge serrée, il descendit comme dans un rêve.

Au rez-de-chaussée, il trouva les deux jeunes filles qui l'attendaient; cela adoucit sa blessure en lui rendant espoir et courage; il prit les mains d'Eugénie, les porta à ses lèvres et d'un accent passionné :

— Ma chère bien-aimée, voulez-vous avoir confiance en mon amour et y répondre, j'aurai la force de surmonter tous les obstacles !

— Mon bon Adrien, répliqua-t-elle avec calme, restons fidèles amis d'enfance, mais ne songeons plus au mariage : la triste situation de votre famille doit seule vous préoccuper... Adieu ! Non... au revoir !

D'un pas léger elle remonta au salon.

Il y a, dit-on, l'amour coup de foudre, on se voit, on s'éprend avec la rapidité de l'éclair, et cette affection, véritable commotion électrique, dure toute la vie. Ici ce fut le contraire : l'amour d'Adrien fut tué comme par un éclat de tonnerre.

Il remercia Laura de sa sympathie, car il vit qu'elle souffrait de sa déception, et il quitta cette demeure en jurant de ne plus en franchir le seuil.

Son cœur, plein de rancune, débordait d'amertume : tout son orgueil, toute sa joie, avaient sombré.

Avoir travaillé nuit et jour en pensant à l'heure bénie où il viendrait apprendre à cette ingrate famille que le succès avait dépassé son attente... et être ainsi reçu ! La rougeur lui montait au front.

Décidément la pierre de touche de l'humanité est la fortune, se disait-il, en prenant le chemin de Vincennes.

En entrant chez son aïeul, vieil avare qui avait le cœur fondu avec du bronze de billon, il trouva la concierge effarée qui faisait des sinapismes, pendant que son mari allait chercher un médecin.

— Venez vite, monsieur Adrien, votre grand-père se meurt !

En effet, le vieillard était dans les convulsions de l'agonie, à cette heure suprême où rien de ce qui existe n'intéresse plus, où l'âme semble avoir déjà disparu.

Adrien et le docteur mirent tout en œuvre pour ranimer le mourant, ce fut en vain; trois heures plus tard, sa fille et son gendre arrivaient juste comme il exhalait le dernier soupir.

Cette mort inattendue les faisait trois fois millionnaires. (A suivre.)

Flanelles. — L'épidémie qui règne actuellement exige, pour tous, des précautions hygiéniques et des vêtements chauds. Les chemises et camisoles de flanelle étant indispensables à nombre de gens, nous croyons être agréable à nos lectrices en leur indiquant une recette aussi simple que bonne, pour le lavage des flanelles :

On délaie deux ou trois cuillerées de farine dans deux litres d'eau de savon légère; on la fait bouillir de façon que la farine ne fasse pas de grumeaux; on jette la moitié de cette colle bouillante sur la flanelle à nettoyer; on la frotte ensuite comme dans un savonnage ordinaire, puis on la passe à l'eau froide et on recommence avec le restant de

la colle; on la lave enfin dans plusieurs eaux et on la fait sécher à l'ombre, dans un courant d'air, si possible.

Soupe bernoise. — Faites griller des tranches de pain très minces; saupoudrez, toutes chaudes, de sucre en poudre; garnissez-en la soupière, et versez par dessus du lait qui vient de bouillir et que vous avez lié, après un instant de refroidissement, avec plusieurs jaunes d'œufs.

THÉÂTRE. — M. Albert Chartier, directeur des « Tournées artistiques et parisiennes » nous annonce, pour lundi 27 janvier, une représentation de deux pièces à grand succès : *Les surprises du divorce* et *l'Abbé Constantin*. Les artistes de sa troupe appartiennent tous aux principaux théâtres de Paris; il suffit de citer Mmes Rolland et Dalby de l'Ambigu, Mlle Charpentier des Variétés, MM. Charly de la Gaîté, Enogat du Gymnase, Brelet de la Porte-St-Martin, etc. Nous pouvons donc espérer sur une interprétation de premier ordre, dont un nombreux public ne manquera pas de profiter. — Demain, dimanche, *Les Crochets du père Martin*, drame en 3 actes, et le *Tailleur pour Dames*, comédie-vaudeville, par la troupe de M. G. Caron.

Réponse au problème de samedi :

Il y avait 80 dragées dans le sac, et les enfants, au nombre de 4 ont eu chacun 20 dragées. — Ont répondu juste : MM. Penseyres, Orange, Henrioud frères, Perrenoud, Lehmann, Duparc, Poncet, Genève; Ogiz, Orbe; Lavanchy, Vevey; Fouvy, Echallens; Salle de lecture, Chexbres; Rosat, Neuchâtel; Dufour, Brent; Séligmann, Echallens; Gerber, Lutry; Charmey, Avenches; Dupont, Sales; Robert, Chaux-de-Fonds; Isabel, Eisins; Girardin, Cernier; Tripod, Aubonne; Cercle, Sugiez; Bonvalet, La Rusille; Terrin, Granges-Marnand; Amaudruz, Ney, E. Gross, Häuserman, Borel, Lausanne; Rossier-Richard, Vevey; Bastian, Forel; Mansueti, Winterthour; Poras, Prévonloup; Tinembart, Bevaix; Salle de lecture, Lutry; Chessex, Montreux; Ruchonnet, Vernex; Bourdilloud, Estavayer; Matthey, Echallens; Juat, Veytaux; Porchet, Tour-de-Peilz; Mamin, Montreux. — La prime est échue à la Salle de lecture, à Chexbres.

Charade

(proposé par M. J., à Territet.)

Chose vraiment surprenante,
C'est que je suis une plante.
Et que mon premier, mon dernier,
Le sont comme mon entier.

Prime : Une brochure.

Lausanne, 17 janvier 1890.

Monsieur le rédacteur,

Permettez-moi, à titre de renseignement, de vous communiquer les quelques détails ci-dessous, qui me sont don-

nés par l'un des plus anciens voyageurs pour l'absinthe du Val-de-Travers.

Le docteur dont parle votre numéro du 11 courant, était un nommé Allamand, qui avait servi comme premier chirurgien dans les armées de Napoléon I^{er}, et qui vint, après la déchéance du premier empire, s'établir à Couvet.

Quant à la première maison fondée dans le Val-de-Travers, pour la fabrication de l'absinthe, c'est la maison Dubied, père et fils.

A. R.

D'après une statistique récente, il est constaté qu'il est venu en France, pour visiter l'Exposition 1,500,000 étrangers. L'Angleterre seule en a fourni 500,000, et l'Amérique 115,000.

Boutades.

Dans un restaurant, le garçon fait l'addition d'un client :

Pain, 25 centimes.

Vin, 2 francs.

Radis, 30 centimes.

Beurre... Monsieur a-t-il pris du beurre ?

— Non, pas du beurre.

Et le garçon continue imperturbablement :

— Pas de beurre, 50 centimes.

— N'est-ce pas, maman, dit une petite fille à sa mère, que les soldats, c'est comme les petits enfants ?

— Pourquoi cela ?

— C'est que je les vois tous aux Champs-Élysées qui se font promener par des bonnes.

Un vieux soldat, voyageant en chemin de fer, dans un compartiment où se trouve une dame, tire tranquillement sa pipe de sa poche et l'allume. La dame fait un haut-le-corps de surprise et de répugnance.

— Ah ça ! lui dit grossièrement le soldat, on ne fume donc pas dans votre régiment, madame.

— Dans mon régiment, c'est possible; mais dans ma compagnie, jamais !

Nous relevons cette charmante coquille dans une chronique financière :

« Les dividendes sont payés au piège de la Société. »

L'autre jour, la cuisinière de Mme B... sortait pour aller vider sa caisse de balayures. A ce moment survient un monsieur qui trouve madame dans le corridor et lui fait part d'une missive.

La cuisinière, toujours avide de tout voir et de tout entendre, dépose sa